

Journal des traducteurs Translators' Journal

Correspondance

Volume 1, numéro 3, février 1956

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1056504ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1056504ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0316-3024 (imprimé)

2562-2994 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1956). Correspondance. *Journal des traducteurs / Translators' Journal*, 1(3), 85–86. <https://doi.org/10.7202/1056504ar>



Correspondance

De M. Edmond Dulac, Québec, P. Q.,
9 janvier 1956 :

C'est pour vous remercier du fond du cœur de l'envoi du no 2 vol. 1 du *Journal des Traducteurs* et vous dire mille fois merci pour l'article concernant votre serviteur et l'insertion des rimettes sur les cigarettes. Merci, merci et merci encore.

Je lis avec plaisir tout le journal... La "Rubrique de langage" de M. Jean-Paul Vinay m'a particulièrement surpris. Il dit que *shallow* nous présente une "lacune" en français. Pour moi, il n'y en a pas; car je traduis ce mot par un mot que m'a appris jadis un pêcheur de la Gaspésie qui me dit un jour: "La morue, nous prenons ça au large; le poulamon, à *maigre* d'eau". Moi qui cherchais alors la bonne traduction de *shallow*, j'en suis resté ébahi et depuis lors j'ai toujours traduit *shallow water* par *maigre d'eau*. Harrap dit même *maigre eau*. Quant à *nod*, c'est une autre histoire.

Ces jours derniers, on m'a demandé à traduire *bus boy* dans un restaurant et *island salesman* à un poste d'essence. Avez-vous les bons termes? J'ai *desserveur* et *pompiste*. Qu'en dites-vous? Pour *window shopping*, j'ai trouvé *magasiner à colle-nez*.

De Mlle Mimi Beaudry en Sorbonne,
par l'intermédiaire de sa mère, 14
janvier 1956 :

Si, d'une part, notre camarade donnait à la radio française quelques commentaires sur le Noël des jeunes Canadiens, voici par ailleurs ses impressions des fêtes familiales au doux pays de France. Précisons qu'elle avait la bonne fortune d'être invitée pour les deux longues fins de semaine, à Versailles d'abord, puis à Eu, en Normandie.

Dans ces milieux bien français, bien ca-

tholiques, bien distingués, "La Noël" a beaucoup de cachet et de charme, mais ne présente pas le caractère de grande fête comme au Canada. Après la Messe de Minuit dans la petite église campagnarde de Chenay, près Versailles, ce fut le réveillon "à la française", c'est-à-dire punch chaud, marrons glacés, fruits confits, dragées et bûche de Noël, bien entendu. Le dîner débute par des huîtres, puis la dinde comme chez nous... et encore et toujours la bûche très populaire... le tout arrosé de bons vins, va sans dire. La soirée se termine au théâtre où se jouait "Le prince d'Égypte", pièce biblique très impressionnante. A ajouter: l'agrément d'une promenade dans Versailles sous un ciel bleu et un soleil radieux, à travers tout un monde de statues, d'animaux en pierre, de bassins élégamment disposés dans des jardins fastueux... Une semaine plus tard, en approchant de la côte normande, il a bien fallu se résigner à admirer le paysage à travers le "crachin maritime" habituel à cette époque. Les falaises de la Manche n'en sont pas moins imposantes, et à travers les accalmies, la campagne, même vue en hiver, est charmante. La Messe du Jour de l'An... dans l'église gothique d'Eu, très grande, toute de pierre blanche, sur laquelle tranchent les bois foncés de l'autel, de la chaire, des boiseries et des statues... le tout suivi d'une fête gastronomique digne des plus belles traditions de la cuisine française. Le lendemain, toutes les familles se rendent solennellement aux Vêpres: c'est une coutume chère aux Normands et qui date du moyen âge. Enfin, de retour à Paris, une autre invitation attend Mimi, celle de "tirer la fève" le Jour des Rois chez des amis parisiens.

En somme, Mimi est heureuse de séjourner en France. Elle goûte en plus l'hospitalité des Français et s'en félicite

à bon droit. Elle ne se prive ni de théâtre, ni de concert: les billets d'étudiants se détaillent à cinquante sous, et pourquoi n'en profiterait-elle pas? Elle profite surtout des cours de linguistique de M. Martinet, linguiste et professeur émérite. Bonne chance, Mimi!

De Mlle Marguerite Houde, Shawinigan, P. Q., 31 janvier 1956 :

... J'ai soumis votre Journal à mon patron, et lui aussi désire s'y abonner... (Bel exemple à imiter! N.D.L.R.)

De Mlle Rita Bélanger, Montréal, P. Q., 1er février 1956 :

Permettez-moi de venir vous offrir de chaleureuses félicitations. Votre *Journal des Traducteurs* répond au désir le plus ardent des traducteurs canadiens. Mais ici, ils sont choyés. La présentation des deux premiers numéros est des plus attrayante et gaie; les articles, sérieux et intéressants, ont le secret de nous captiver. Chaque article fut une source de documentation nouvelle. J'y retrouvais mes dévoués professeurs, MM. J.-P. Vinay et Th. Greenwood, leur verve et leur science. Grâce à l'heureuse idée que vous avez eue d'insérer la vignette des collaborateurs, j'eus le plaisir de retrouver M. Dulac. Ses incessantes lettres, lancées comme un appel aux armes, reflètent cette inlassable vitalité et cette ténacité dont tout traducteur doit faire preuve. Tous les articles, en un mot, m'ont permis de faire plus ample connaissance avec leur auteur et d'y découvrir une communion de pensée et de but.

Il est intéressant de constater avec M. Bricault quelques-unes des différences se trouvant à la base de nos deux langues nationales. Quelques mots me frappent plus particulièrement: "Il semble nocif, au cours de grammaire, de prétendre enseigner l'anglais en établissant un parallélisme de pensées simultanées dans les deux langues... les structures linguistiques ne cessent de s'entrechoquer... l'acquisition d'une nouvelle langue n'est donc pas une affaire de traduction littéraire... la traduction représente toujours un art difficile, nuancé..." Tenant compte de ces quelques pensées et des trois antagonismes cités par M. Bricault, nous reconnaissons que l'étude des langues, et leur connaissance, ne confèrent aucunement le statut de traducteur à qui les possède. De même, que

l'exercice de l'art de la traduction pré-suppose la connaissance des langues en cause, de la culture, de la pensée et de la civilisation des peuples qui les parlent. Langues et traduction sont donc deux domaines très distincts, mais étroitement unis.

Méthode directe ou indirecte, je ne saurais le dire, mais ce qu'il nous faudrait, je crois, dans nos écoles supérieures et nos collèges classiques, c'est une méthode qui permettrait de transmettre même avec des mots français le génie de la langue à apprendre, telle que conçue, comprise et employée par les peuples qui la parlent sans tenir compte de la grammaire et de la syntaxe française ou latine, évitant ainsi tout parallélisme. Il faudrait pouvoir enseigner le mécanisme de la langue tout comme l'on enseigne l'histoire, l'arithmétique et même les métiers.

Monsieur le directeur, vous voyez combien votre journal m'intéresse. Je vous prie donc d'accepter mes félicitations, à vous et à tous vos collaborateurs. J'attendrai chaque numéro avec impatience.

De M. Edmond Fournichot, Diplômé de l'Institut de Traduction '55, Colblenve, France, 13 février 1956 :

Le *Journal des Traducteurs* que vous avez eu la très grande gentillesse de m'envoyer m'est bien parvenu. Je vous en suis infiniment reconnaissant.

J'ai éprouvé un très grand plaisir à parcourir tous ses articles, tous très intéressants, d'actualité, puisque le bilinguisme l'est.

Il y a cependant un détail dans l'article de Mademoiselle Mimi Beaudry, "Les problèmes des langues en aviation", avec lequel je ne suis pas d'accord. En tant que militaire... appelé, évidemment, j'ai dû apprendre l'alphabet international. Et celui que j'ai appris diffère légèrement de celui mentionné par Mademoiselle Beaudry.

W — Whisky au lieu de William
X — Extra " " " X-ray
Y — Yankee " " " Yoke
Z — Zoulou " " " Zebra

Ce ne sont que des différences sans grande importance, mais différences quand même.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, mes plus sincères remerciements et mes plus respectueuses salutations.